

QUAND...

Quand l'épreuve fait rage,
Quand nous perdons courage,
Quand l'espérance n'est plus,
Quand tout semble perdu,
Dieu est plus fort que tout !

Quand le ciel devient sombre,
Quand sur terre règne l'ombre,
Quand notre solitude
Deviens habitude,
Dieu est présent pour nous !

Quand nous sommes écrasés,
Quand nous sommes dominés,
Quand le cœur veut lâcher,
Qui pourra nous combler ?
Dieu est amour pour nous !

D. Woeiemberghe



n°87



Juin 2007

Bulletin de la Famille Camillienne de France



SOMMAIRE

- . Editorial p 1
- . Enseignement : l'Eucharistie et le malade
Père Giuseppe Cini p 2
- . Réflexions : St Vincent et St Camille
Père Joseph Meyer p 7
- . Témoignages : Lourdes 2007
proposés par Odile Hourcade p 12
- . Parole : Un geste de bonté pour un cœur brisé
Mélodée McCarty p 22
- . Témoignage de Claudé et René Raux p 24

Toute personne désireuse de connaître la Famille Camillienne de France peut contacter un des responsables à l'adresse ci-dessous :

Famille Camillienne de France
179 bis, bd Pasteur, B.P. 60026
94363 BRY-SUR-MARNE Cédex
E-mail : famillecamillienne@yahoo.fr
Site : <http://famille.camillienne.free.fr>

Tarifs :

Participation aux frais du bulletin : 23 € (10 numéros par an)

Soutien : tarif libre

Prochain bulletin : septembre 2007

Comité de Rédaction

Père Michel Riquet - Marie-Christine Brocherieux - Simone Bonifaci
Anne-Marie Huet - Augustine Manga Nana - Marie-Josèphe Morteau - Joseph Rey

Maquette de couverture réalisée par Mathieu Lasne

A l'issue du 56^{ème} Chapitre Général des Religieux Camilliens, qui s'est déroulé à Rome en mai dernier, la Famille Camillienne de France a été heureuse d'apprendre la réélection du Père Thierry de Rodellec du Porzic comme Supérieur de la Province de France.



Elle lui adresse ses félicitations

et l'assure de son soutien par sa prière et sa collaboration.

Témoignage de Claude et Renée Raux

Claude et René sont des lecteurs de notre bulletin. Comme eux, n'hésitez pas à nous envoyer vos témoignages.

Chaque semaine, nous faisons le vendredi soir avec Bernard – membre engagé dans la Famille Camillienne - une petite célébration de prières et nous recevons la communion.

L'an dernier, Claude et, moi Renée, nous avons reçu le sacrement des malades avec le Père Chimel. Le sacrement des malades, c'est bien au cœur de nos vies de malades. C'est Jésus qui vient nous redonner force, courage, espérance et amour pour continuer la route. Nous avons reçu l'Eucharistie et Jésus a nourri nos âmes de son Corps. Depuis nous avons repris espoir et, moi Renée, je marche courageusement vers ma guérison.

Nous faisons nôtre cette prière :

« Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux changer, le courage de changer les choses que je peux. Donnez-moi mon Dieu la paix et la joie de vivre dans votre Amour. »

Claude et Renée

EDITORIAL

Chers amis,

« Jésus-Christ, unique sauveur du monde, Pain de vie nouvelle ». Cette formulation du Congrès Eucharistique (2000) vient encore et toujours rejoindre notre vie de chrétiens dans le monde, et plus particulièrement, auprès de ceux qui souffrent.

Dans son article « L'Eucharistie et le malade », le Père Cinà privilégie la mise en relation du malade avec Dieu et avec les autres. Il nous montre le lien entre la parole et le geste guérisseur du Christ.

Au seuil de l'été, le Père Meyer nous trace la foi en action de saint Camille (fêté le 14 juillet) et de saint Vincent de Paul (fêté le 27 septembre). Mais ces deux grands témoins de la charité qui étaient contemporains se sont-ils rencontrés ?

La belle saison, c'est aussi un moment possible pour un pèlerinage. Il y a beaucoup de propositions dans toutes les régions. Nous pourrions nous laisser édifier par des témoignages de personnes, proches ou non de l'Eglise, revenant de Lourdes. Toutes nous y convient l'année prochaine pour le 150^e anniversaire de la première apparition de Marie à Bernadette.

« Devenez ce que vous recevez... vous êtes le Corps de Christ », c'est un chant d'Eglise, c'est un chant de vie nouvelle chaque fois que nous communions au Christ et à nos frères, en prière et en action.

Merci aussi pour le beau témoignage de nos lecteurs, Claude et Renée, et bon été à tous...

Marie-Christine Brocherieux

ENSEIGNEMENT

L'Eucharistie et le malade

Giuseppe Cinà

Professeur de Théologie au Camillianum¹

La tradition de l'Eglise a toujours vu un lien particulier entre le malade et l'eucharistie. On en trouve encore la preuve dans l'actuel « missel romain » qui a accueilli, avec de légères modifications, les trois formulaires proposés précédemment pour les messes des souffrants : pour les malades, pour le Viatique, pour les mourants.

En outre, le nouveau Rituel pour le sacrement de l'Onction des malades prévoit et souhaite, après la récitation du « Notre Père », l'insertion de la communion eucharistique. Le document de la Conférence Episcopale Italienne « Evangélisation et sacrements de Pénitence et d'Onction des Malades » de 1974, au n° 161, exprime ce souhait : « Il y a là une possibilité à ne pas négliger, y compris parce qu'elle contribue à situer l'Onction à la lumière de l'eucharistie, **origine, centre et but** de toute l'organisation sacramentelle ».

En outre, ce Rituel ne voit pas seulement l'opportunité d'insérer l'administration de l'Onction dans l'eucharistie, mais il établit aussi un rapport direct entre le sacrement et la « prise en charge pastorale des malades ». Ainsi est remise en place la qualité organique de la pastorale de la santé de l'Eglise.

On comprend bien, dans cette perspective, l'affirmation de la lettre apostolique *Mane nobiscum Domine* disant que l'eucharistie « n'est pas seulement une force intérieure, mais qu'elle est aussi un projet », c'est-à-dire « une manière d'être qui passe de Jésus au chrétien et, par son témoignage, vise à rayonner dans la société et dans la culture » (MN 15). C'est ce que veut signifier la formule qui définit l'eucharistie comme « source et sommet » de l'évangélisation et de toute l'action sacramentelle de l'Eglise » (SC 10, LG 26, UR 15, PO 5).

¹ Institut camillien international de théologie pastorale

et prit Susie dans ses bras. A travers ses larmes, elle dit « Merci, ma chérie, cela va beaucoup m'aider. »

- Mme Smith accepta le geste tendre de Susie et le poussa encore plus loin. Elle acheta un petit porte-clés muni d'un cadre en plastique – un de ceux conçus pour recevoir les clés et montrer un portrait de famille en même temps. Mme Smith plaça le sparadrap de Susie dans le cadre pour se rappeler de guérir un peu chaque fois qu'elle le verrait. Elle comprit que la guérison vient à force de temps et de soutien. C'était devenu son symbole de guérison, tout en lui permettant de ne pas oublier la joie et l'amour qu'elle avait connu avec sa fille.

Méladee McCarty,

Tiré du livre de Jack Cangiield et Mark Victor Hansen « Bouillon de poulet pour l'âme »



PARABOLE

Un geste de bonté pour un cœur brisé

« Maman que fais-tu ? demanda Susie.

- Je prépare un ragoût pour Mme Smith, notre voisine, dit sa mère ;
- Pourquoi ? demanda Susie qui n'avait que six ans.
- Parce que Mme Smith est très triste ; elle a perdu sa fille et elle a le cœur brisé. Nous devons prendre soin d'elle pendant quelque temps.
- Pourquoi Maman ?
- Tu vois, Susie, lorsqu'une personne est très, très triste, elle a de la difficulté à s'occuper des détails comme préparer un dîner ou faire d'autres corvées. Puisque nous faisons partie d'une collectivité et que Mme Smith est notre voisine, nous devons avoir de petites attentions pour l'aider. Mme Smith ne pourra plus jamais parler à sa fille ni la prendre dans ses bras ni faire toutes ces choses merveilleuses que les mamans et les petites filles font ensemble. Tu es une petite fille très brillante, Susie ; peut-être trouveras-tu un moyen d'aider Mme Smith. »

Susie réfléchit sérieusement à ce dilemme et chercha comment venir en aide à Mme Smith. Quelques minutes plus tard, elle alla frapper à sa porte. Après un instant, Mme Smith vint répondre en disant : « Bonjour, Susie. »

Susie remarqua que la voisine n'avait plus dans la voix cette musique habituelle lorsqu'elle accueillait quelqu'un. Mme Smith semblait aussi avoir beaucoup pleuré parce ses yeux étaient pleins de larmes et tout bouffis.

« Que puis-je faire pour toi Susie ? » s'enquit-elle.

- Ma maman dit que vous avez perdu votre fille et que vous êtes très, très triste et que vous avez le cœur brisé. » Susie tendit sa main timidement. Elle contenait un morceau de sparadrap. « C'est pour votre cœur brisé. » Mme Smith eut le souffle coupé, et retenant ses larmes, elle s'agenouilla

Que signifie cette expression, du point de vue pastoral ? On a, en effet, l'impression que, dans la pratique, l'eucharistie est vue comme point d'aboutissement de l'évangélisation, mais qu'elle n'est pas à son départ ni donc, en d'autres termes, son motif d'inspiration. Ici, c'est plutôt la « parole » qui vise à susciter la foi pour ensuite, dans un deuxième temps, parvenir au sacrement... Pour sûr, cette perspective est déjà meilleure qu'une préoccupation principale de « sacramentalisation » du fidèle. Il s'agit, au contraire, de retrouver le sens qu'a l'eucharistie dans toute l'action pastorale, parce que c'est justement l'eucharistie qui construit l'Eglise et qui forme le croyant.

Cette formule veut donc dire qu'elle est au centre de la vie et dans l'évangélisation dans la mesure où elle est le motif de son inspiration et le but vers lequel le reste tend.

Si le lien entre malade et eucharistie a toujours appartenu à la conscience de l'Eglise, c'est le signe qu'il a ses racines dans la pratique même de Jésus. Il est intéressant, par exemple, d'observer le sens que la présence des malades possède dans les récits évangéliques de la « multiplication des pains », miracle qui fait clairement allusion à l'eucharistie. Tous les quatre évangélistes rapportent cet épisode. Dans l'introduction du récit, tant les synoptiques que Jean mentionnent une « grande foule » qui le suit et ils soulignent – à l'exception de Marc – la présence des malades ainsi que les gestes de guérison de Jésus. Pour Jean, la participation des malades représente directement le motif de la venue de tant de gens : « Une grande foule le suivait parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait au profit des malades » (6,2). Matthieu ajoute la « compassion » de Jésus en face de la foule ; le sentiment est suivi par l'action, à savoir la *guérison des malades* (14,14). Luc, à son tour, signale la double action du Christ qui consiste à « leur parler du royaume de Dieu » et à « guérir ceux qui avaient besoin de soins » (9,11).

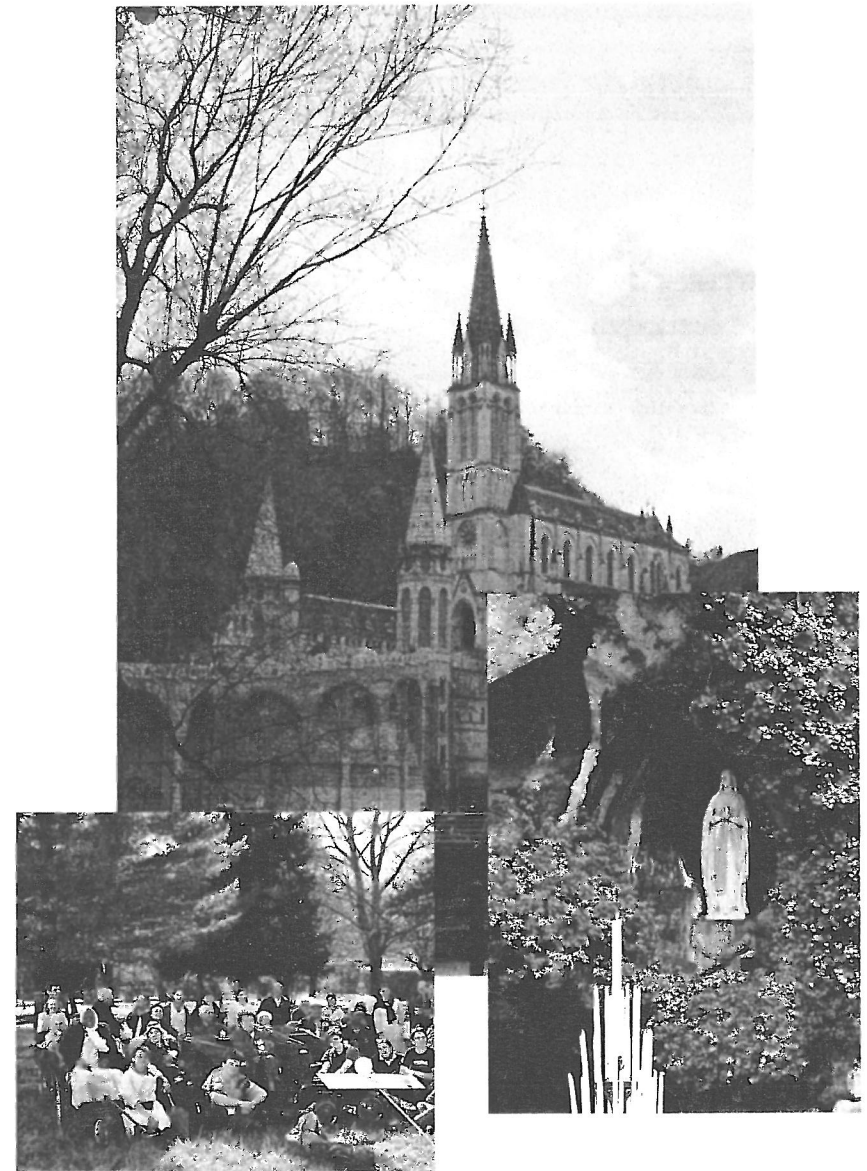
Le sens de la présence des malades, soulignée dans les trois évangiles, peut aussi être déduit de l'Evangile de Luc. Après l'appel des douze (6, 12-19), l'évangéliste raconte que Jésus descend avec eux et s'arrête « sur un plateau. Il y avait là un groupe nombreux de ses disciples et une multitude immense de gens de toute la Judée, et de Jérusalem, et du littoral de Tyr et de Sidon, venus pour l'entendre et se faire guérir de leurs maladies. Ceux que tourmentaient les esprits impurs étaient guéris » (6,17-18). Donc, « le motif qui pousse vers Jésus est le besoin d'écoute et de guérison. Comme la parole du serpent amena

le mal et la mort, ainsi la parole de Dieu guérit et donne la vie... La Parole guérit du mal radical qu'est le mensonge, son écoute sauve du découragement qu'engendre la désobéissance ».

Il y a donc un lien entre la parole et le geste guérisseur du Christ, signe que l'évangélisation ne consiste pas seulement dans l'annonce, mais l'annonce elle-même doit se faire action, œuvre soignante et guérissante (c'est le sens bien connu de la « parole de Dieu » déjà dans l'AT). Les malades, avec leur demande de santé, expriment alors très bien la pauvreté de l'homme et du besoin qu'il a d'être sauvé. Par leur insuffisance manifeste, ils deviennent le symbole représentant la vérité de l'homme, marquée par la pauvreté et le péché. Du reste, Jésus s'était représenté comme porteur de salut dans l'image du médecin : « *ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades* » (5,31).

Mais les Evangiles déplorent aussi l'insuffisance de la pure et simple demande de guérison du mal physique pour entrer dans le « royaume de Dieu ». Dans les récits de la multiplication des pains, cette réalité est insinuée plus clairement dans l'Evangile de Jean où, explicitement, comme je l'ai déjà dit, « *les miracles qu'il opérait au profit des malades* » (6,2) sont signalés comme seul motif qui amenait la foule à suivre Jésus : « *Une grande foule le suivait parce qu'ils voyaient les signes...* ». A ce propos, un bibliste connu note : « La notation vague (cf. 2,23 ; 4,45) est destinée à ramener l'attention sur cette foule qui ne le suivait que pour ces bienfaits extérieurs et non pour une foi plus profonde (cf. 2,24), et même par égoïsme ou pour la recherche de sensations (cf. 4,48). De cette manière, la remarque prépare déjà le lecteur à la réaction du peuple après la multiplication des pains (v. 15), à sa compréhension incorrecte du 'signe' (v. 26) et à l'incrédulité qui y est implicite (v. 30.36) ».

Aussi est-il nécessaire que Jésus intervienne pour que la foi initiale croisse et mûrisse afin que l'homme devienne capable de participer à la vie divine. Et c'est là le motif du nouveau « *signe* » que Jésus accomplit : la multiplication des pains. Mais voilà que la foule reste tout à fait prisonnière de la satisfaction d'un besoin immédiat, incapable d'aller au-delà. Bien mieux, après le discours de Jésus qui vise à faire comprendre le miracle qui vient à peine de se produire, la foule demande un nouveau « *signe... pour que nous voyions et puissions te croire* » (Jn 6,30). Il faut creuser plus en profondeur en soi-même, pour se rendre compte de ce qui est à l'origine de notre précarité comme aussi de certaines de nos incompréhensions : le péché et la mort, les



Témoignage de Jacqueline Drapin, pèlerine :

Je viens à Lourdes pour remercier la Sainte Vierge Marie, pour tous ces bienfaits qu'elle m'a apportés, mais surtout lui demander de renouveler en moi sa bonté, sa générosité, sa miséricorde, son dévouement, sa confiance, son amour, sa compassion...

Que je suive son exemple, que je devienne à son image pour mon prochain.

Elle a mis dans mon cœur, dans ma vie, la lumière de la présence de son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est par son intercession que l'Esprit Saint s'est manifesté à moi.

Je veux témoigner au quotidien de cette lumière, en m'habillant en blanc afin de lui montrer ma reconnaissance.

Cela me permet de partager ma foi, avec mon prochain, de témoigner de ma mission qui consiste à illuminer le chemin d'évolution des humains qui se trouvent dans la détresse afin que le cercle de ténèbres qui les entoure tombe.

A chaque retour de Lourdes, une paix intérieure, une sérénité m'envahit, car Dieu me confie une nouvelle étape de mon cheminement vers lui.

Je lui demande de soutenir ma marche par sa présence et son amour, de faire rayonner sur moi son visage de lumière, de me donner sa force, sa douceur et son humilité.

« Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

« Dieu, Notre Père, qui nous a donné ton Fils, transforme-nous en disciples de la lumière et en artisans de la vérité, puisque en naissant de toi, nous sommes devenus des fils de lumière, fais que nous sachions te rendre témoignage devant les hommes, par Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu.

« Seigneur Jésus, ta nourriture était d'accepter la volonté du Père ; rends-nous attentifs aux appels de l'Esprit saint et donne-nous la force d'y consentir humblement dans les tâches et les rencontres d'aujourd'hui pour qu'au soir venu, nous puissions encore et toujours te rendre grâce. »

deux « racines transcendantes du mal », comme le rappelle Jean Paul II dans *Salvifici Doloris* (n° 14).

En fait, le Christ répond certainement à nos questions, mais il va ensuite au-delà parce qu'il sait « *ce qu'il y a dans chaque homme* » (Jn 2,25) et ce dont nous avons effectivement besoin : « *cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît* » (Mt 6,33). Et puis, comme le dit l'apôtre, « *nous ne savons même pas ce qu'il convient que nous demandions* » (Rm 8,28). Elle est bien touchante, cette prière d'Antoine de Saint-Exupéry : « Ne me donne pas ce que je désire, mais ce dont j'ai besoin », prière que sainte Thérèse de Lisieux aurait précisée : « Le Seigneur est tellement bon pour moi... Il m'a toujours accordé ce que je désirais ou, mieux, il m'a fait désirer ce qu'il voulait m'accorder ».

Maintenant, le Christ sait que l'homme vit seul dans son rapport avec Dieu, au point que s'il ne reconnaît pas Dieu comme source de son être et de toute son activité, il ne peut pas vivre. C'est la raison pour laquelle il doit « *manger la chair du Fils de l'homme et boire son sang* » (Jn 6,53) : **l'eucharistie fait vivre parce qu'elle installe l'homme dans la relation avec Dieu.** Le long et passionné discours sur le « pain de vie » de l'Evangile de Jean constitue la catéchèse du Seigneur pour que l'homme accueille la proposition de Dieu. Ce n'est qu'ainsi qu'il pourra vivre, et vivre « *dans l'abondance* » (Jn 10,10). Dans la perspective du quatrième Evangile, toute la foi chrétienne se joue dans l'eucharistie : « *Voulez-vous aussi me quitter ?* » (Jn 6, 67), demande Jésus aux douze, manifestant ainsi combien ce rapport est indispensable.

Toute la pastorale de l'Eglise se passe alors en vue de l'eucharistie, tout comme elle dérive de l'eucharistie : elle en part et elle y retourne. C'est en elle que « se fait » l'Eglise, c'est-à-dire que se constitue la communauté chrétienne, la communion ; en même temps, c'est de la communauté-communion qu'on part pour la mission qui doit, elle, ramener à la communauté-communion et donc à l'eucharistie. Celle-ci reste la raison centrale du rapport entre eucharistie et malade : porter l'eucharistie au malade, amener le malade à l'eucharistie parce que seule l'eucharistie fait vivre non seulement biopsychiquement, mais aussi théologiquement, c'est-à-dire en lien avec Dieu, et c'est là la seule vie véritable.

Mais la communauté aussi « a besoin » de la présence du malade parce que celui-ci, en raison de sa condition de faiblesse et de dépendance, exprime d'une manière plus convaincante notre dépendance les uns des autres, le fait

d'être en relation. Et c'est précisément à cause de cela que le malade aide à comprendre le besoin absolu que nous avons de l'eucharistie : pour être reliés à Dieu, pour vivre à proximité les uns des autres, c'est-à-dire « en communion entre nous » et « avec le Père et son Fils Jésus-Christ » (1 Jn 1,3-4).

En conclusion, en raison de l'évocation qu'ils font de la participation des malades, les récits évangéliques de la multiplication des pains aident à comprendre le sens du lien entre eucharistie et malades. Par leur présence, ils expriment sur le vif la condition humaine qui a besoin de salut.

Toutefois, par son comportement, Jésus fait comprendre comment il ne faut pas se limiter à la demande de guérison physique. La condition de « *maladie et de toutes sortes d'infirmités* » (Mt 8,35) doit être comprise comme le signe d'un mal plus profond dont la libération est au-delà des possibilités humaines et que seul un rapport avec Dieu peut assurer, c'est-à-dire la foi. **C'est la foi qui fait passer de la santé au salut.** A ce sujet, l'usage de Luc est significatif, lors des épisodes de la guérison de l'hémorroïsse (8,48) et des dix lépreux (17,11-19) : il parle d'abord de « *guérir, guérison* » puis de « *sauver, salut* ».

La foi est à son tour **un dynamisme relationnel** avec Dieu qui est gardé et cultivé mais aussi approfondi et développé : elle doit « croître » et ouvrir à un tel rapport avec Dieu que celui-ci permettra d'accueillir en soi la vie divine elle-même. Cela se produit dans le sacrement où la « *parole* » « *se fait chair* », c'est-à-dire devient « élément du sacrement et l'événement sacramentel qui est réalisé de cette manière » : le pain eucharistique est « *corps rompu pour nous* » qui, en nous incorporant « en Christ », nous rend effectivement participants à la vie divine. De cette manière, le malade qui se nourrit de l'eucharistie est « sauvé » et pas seulement « guéri ».

*Saint Camille célébrant
la messe à l'Hôpital
Saint Jacques des Incurables
à Rome*



Pour mon second et troisième voyage, je suis toujours seule avec mon époux. Marie travaille en nous, je sais à présent que j'arrive dans son monde, j'ai appris à lui faire une place dans ma vie, je sais, d'expérience, que ces voyages à Lourdes sont du « sur-mesure » pour chacun de nous.

Je viens pour continuer à me soigner à la manière de Marie, c'est-à-dire qu'Elle met une infinie tendresse, partout où j'ai mal.

Elle m'aime en abondance et de façon très inattendue. Elle me soigne dans l'invisible, mettant un baume sur mon cœur... je la reconnais comme étant « ma Maman du Ciel ».

Mon quatrième voyage se fait avec un groupe de pèlerins du diocèse de Créteil, avril 2007. Sûre du contact intime établi entre Marie et chacun de nous, j'arrive avec une requête toute particulière : je voudrais plus de solidité et une santé durable.

Je lui demande de m'enfanter comme Elle a enfanté notre Seigneur Jésus-Christ, qu'Elle me nourrisse afin que j'aie plus de force et que je m'abreuve à la véritable source. Tout un programme !!...

Comment répondra-t-Elle à ma demande ?

J'ai grande confiance en Elle et si je repars avec autre chose pour moi, ce sera assurément bien plus beau que ce que je demandais.

Et Marie m'inonde de grâces inattendues...

Je comprends le troisième jour.

Elle m'offre le Christ vivant, le Verbe en mouvement, son Fils incarné, je le reconnais dans les visages, les regards, les paroles, les comportements, je reconnais son empreinte autour de moi...

Je fais partie d'un groupe du diocèse de Créteil... des chrétiens vivants... engagés au nom de l'Amour du Christ qui les nourrit, les met debout...

Merci à tous...

Merci, mille merci Sainte Vierge Marie.

me laisser porter par la solidarité et par la foi des autres. Lentement, et peu à peu, j'ai compris que ce qui était enfoui en moi de cette enfance où les humiliations n'avaient pas manqué, il me fallait perdre de cet orgueil pour simplement accepter l'offre qui m'était faite : en fait, dépasser cet orgueil pour, avec d'autres, venir prier Marie et mêler ma foi à celle des autres en la partageant.

Finalement : la pauvreté m'a ouverte aux autres.

Le Christ m'a donné la dignité.

La souffrance – l'hôpital – la maladie m'ont donné la compassion – la sensibilité pour être proche pour comprendre.

Alors, il me faut être accordée à Dieu pour ne pas perdre les talents qu'il m'a confiés !

Voici deux autres témoignages de foi à Jésus-Christ par l'intercession de Marie, recueillis à la fin du pèlerinage, au moment de la réunion de bilan :

Témoignage d'Emmanuelle-Elisabeth Dessalle, pèlerine :

Au-delà de nos rêves....

Lors de mon premier voyage à Lourdes, il y a trois ans, alors que je suis naufragée accidentée et très affaiblie, je viens dire merci à Marie, merci d'être en vie.

Je suis seule avec mon époux.

Dès l'arrivée, tout est étonnant, j'apprends Marie, qui est-elle ?

Comment Elle communique dans le cœur de chacun, je comprends qu'Elle me reçoit chez Elle, qu'Elle s'occupe de tout.

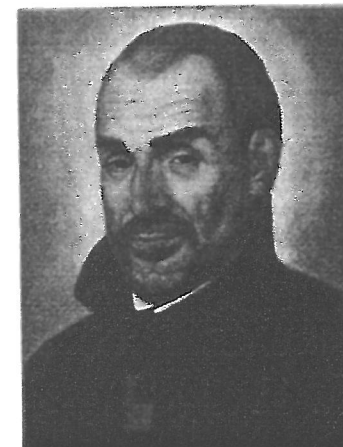
Elle m'apprend à la voir, à l'entendre dans un monde plus subtil que celui dans lequel j'évoluais jusqu'à présent.

Marie envoie des signes. Elle m'invite sur un chemin inconnu, ce premier voyage est un tête à tête très intime où je sens qu'Elle me connaît parfaitement alors que je la découvre.

REFLEXIONS

St Vincent et St Camille

Père Joseph Meyer, M.I.



EN LEUR PARLANT DES VŒUX DES CAMILLIENS,

SAINT VINCENT DE PAUL FIT PLEURER LES FILLES DE LA CHARITÉ.

Pierre Costes parle de ce fait dans son premier tome de « La vie de Monsieur Vincent », p. 398-399. Mais, prenez à la page 17, les "Conférences de St. Vincent de Paul aux Filles de la Charité" (Paris, 1952), vous y trouverez presque textuellement les lignes qui suivent : « Vous connaissez tous les difficultés qui entourèrent la fondation des Soeurs de la Visitation : Saint François de Sales, en donnant le nom de Visitation à son institution, avait voulu marquer explicitement que le but principal de cette communauté était la visite des pauvres. Malheureusement, les autorités ecclésiastiques n'admettaient pas que les religieuses fussent autorisées à circuler dans les rues. Le saint évêque de Genève, très humble et plutôt conciliant, accepta la clôture pour ses religieuses, mais le but de la Congrégation avait changé. Monsieur Vincent, Supérieur de la Visitation de Paris, devait profiter de l'échec de Saint François de Sales. Il reprit la même idée avec la tranquille obstination d'un homme qui voit clair et qui veut aboutir. Pour obtenir les autorisations nécessaires, il établit la Confrérie de la Charité des Servantes des pauvres malades. Point de voeux, ni de grilles dans leurs maisons. Les Filles de la Charité ne seraient pas des religieuses.

Mais, malgré la volonté bien arrêtée d'établir une ligne de démarcation très nette entre les Filles de la Charité et les Ordres Religieux liés par des voeux perpétuels, Monsieur Vincent préféra ne pas priver ses Filles des avantages spirituels qui découlent des saints voeux. Le 19 juillet 1640, parlant du service des pauvres, il lut incidemment la formule des voeux en usage dans une communauté hospitalière en Italie : "Moi, untel, fais voeux et promets à Dieu de garder toute ma vie la pauvreté et l'obéissance, et de servir nos seigneurs les pauvres" – « Voyez-vous, mes Filles, c'est une chose bien agréable à notre Bon Dieu d'honorer ainsi ses membres, les chers pauvres". Monsieur Vincent prononça ces mots avec tant d'onction que les soeurs ne purent retenir leurs larmes, se représentant le bonheur de ces bons religieux qui se donnaient ainsi entièrement à Dieu. Elles demandèrent si, en leur compagnie, il ne pourrait y avoir des soeurs admises à faire pareil acte. Sa charité leur répondit : "Oui-da, mes Filles, mais avec cette différence que, les voeux de ces bons religieux étant solennels, ils ne peuvent être dispensés, non pas même du Pape..."

Monsieur Vincent, pénétré d'une grande ferveur, commença à élever son coeur et ses yeux au ciel et prononça ces paroles : "O mon Dieu,

Alors : Ecole technique = la couture. Pour ma sœur, idem, malgré un brevet passé avec une année d'avance avec mention, elle a dû rejoindre une école commerciale qui la menait vers le travail.

Pas d'études longues pour les enfants pauvres qui avaient été mêlés aux enfants de commerçants dans une école chrétienne.

Peu à peu en moi une révolte est née et pourtant à l'âge de ma première communion, que l'on appelait 'solennelle', je garde en moi le souvenir très fort de ma prière : juste après avoir communié pour la première fois, je demandais au Christ : « Seigneur, apprends-moi à aimer ceux de ma cour », car là où nous habitions, bien des personnes me faisaient peur, tant la misère nous mêlait les uns aux autres.

Cette communion reste gravée en moi, car elle est sans doute ce qui m'a été offert de plus beau : dépasser ce qui me faisait souffrir, pour comprendre la dignité de chaque personne et surtout avoir un regard d'amour.

Dans ce temps de révolte, j'ai quitté cette Eglise de mon enfance, mais je gardais au fond de mon cœur l'amour de Dieu.

C'est en rencontrant des jeunes qui étaient en J.O.C.F. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne Féminine), dans le monde de la haute-couture, que je me suis reposé la question : "pourquoi l'on vit ?" Pour moi, la réponse était : « pour aimer... » Ainsi découvrant que, pour aimer, j'avais besoin de rejoindre Jésus-Christ et de me laisser envahir de son amour pour dépasser tout ce qui me semblait injuste.

D'autre part, travaillant dans la haute-couture (Dior), là où tout est dans le raffinement du vêtement, j'ai dû porter des chaussures orthopédiques importantes. Je pouvais en vouloir à la terre entière. Mais je crois que Dieu est à l'oeuvre en chacun de nous.

J'ai toujours pu dépasser mes souffrances comme les épreuves envoyées : être veuve à 46 ans, ce n'est pas forcément facile.

Pourquoi mêler toute ma vie antérieure à cette question : « laissez-vous réconcilier avec Dieu » ? Parce que ce Pèlerinage à Lourdes, je ne devais pas le faire cette année pour des raisons financières difficiles et voilà que Monika m'inscrit sur une liste où le règlement peut-être différé : là mon orgueil, ou ma sensibilité, en prend un coup : je refuse, puis je réfléchis et lentement en dialoguant avec le Père Pierre-Edouard, je comprends qu'il me faut accepter de

Voici le témoignage de Jeanine Pupin, pèlerine, recueilli lors d'un partage à Lourdes avec notre Evêque :

Lorsque Monika m'a demandé de faire un témoignage sur le pardon et la réconciliation, j'ai pensé en premier à ce que cela représentait pour moi ce sacrement, mais j'ai compris ensuite que c'était plus : « quel était pour moi, ce chemin de réconciliation avec Dieu ou laissez-vous réconcilier avec Dieu. »

Du coup, j'ai senti qu'il me fallait reprendre un long chemin : chemin de ma vie, et elle commence déjà à être bien longue, 70 ans.

En fait, Dieu - Jésus Christ - l'Esprit Saint, pour moi et en moi, c'est depuis ma plus tendre enfance comme une alliance, comme un privilège reçu, comme un don.

De parents chrétiens pratiquants, j'ai eu ce privilège de prier avec eux. Mais j'ai reçu aussi avec eux le fait d'être dans une grande pauvreté, vivant dans un quartier très populaire de Paris, le 20^e, Ménilmontant. Cette pauvreté, elle fut pour moi dans bien des moments vécus avec toutes les humiliations que cela implique. A cette époque, l'Eglise et ses prêtres n'étaient pas vraiment ouverts aux pauvres. Personnellement je l'ai ressentie comme tournée vers les pauvres, faisant la charité, sans trop voir ni comprendre comment la dignité des personnes était souvent mise à mal.

De cette pauvreté et de cette époque (1938-1945), j'ai eu à souffrir d'une maladie qui m'a conduit durant 3 ans à l'hôpital (de l'âge de 8 ans à 11 ans). Cela compte. Je crois pourtant que cela m'a donné la force de comprendre ceux qui souffrent, cela a dû ouvrir mon regard aux autres.

Donc première étape qui marque une enfance.

Puis ce fût la reprise de l'école. Ma sœur et moi étions en école libre, et oui, mon père préférerait payer toute l'année et faire beaucoup d'heures supplémentaires, mais que nous ne soyons pas mêlées à ceux du quartier.

Mais, après mon certificat d'études, la direction de l'école a mis directement mes parents devant le fait qu'en raison de leur situation sociale, ils ne pourraient pas me faire prendre des cours en plus pour récupérer ce qui n'avait pas été acquis durant ces trois années d'hôpital sans scolarité.

nous nous donnons tout à vous. Faites-nous la grâce de vivre et de mourir dans une parfaite observance d'une vraie pauvreté. Je vous la demande pour toutes nos soeurs présentes et éloignées. Ne le voulez-vous pas, mes Filles ? Faites-nous aussi pareillement la grâce de vivre et de mourir chastement. Je vous demande cette miséricorde pour toutes les Soeurs de la Charité et pour moi, et celle de vivre dans une parfaite observance de l'obéissance. Nous nous donnons aussi à vous, mon Dieu, pour honorer et servir toute notre vie nos seigneurs les pauvres, et nous vous demandons cette grâce par votre saint amour. Ne le voulez-vous pas aussi, mes chères Soeurs ?"

Toutes les soeurs donnèrent très volontiers leur consentement avec témoignage de dévotion et se mirent à genoux. Monsieur Vincent leur donna sa bénédiction à son ordinaire, demandant à Dieu la grâce d'accomplir entièrement son dessein. Dieu soit béni !

Ces religieux hospitaliers d'Italie sont vraisemblablement les Camilliens. « Qu'il s'agisse là des Ministres des Infirmes, je le crois avec toute probabilité », écrit au Père Vanti le Père Fr. Bossarelli des Prêtres de la Mission de Rome. « Ce texte ne peut concerner les Frères de Saint Jean de Dieu, pour la bonne raison que saint Vincent et les Soeurs les connaissaient parfaitement et que l'anonymat serait ici absurde. Il s'agit évidemment d'une fondation nouvelle italienne : les Ministres des Infirmes. »

Saint Vincent avait séjourné à Rome de novembre 1607 à décembre 1608. Y a-t-il rencontré Saint Camille ?

Aucun document, dans l'état actuel des recherches ne permet de l'affirmer ; mais sans doute. Dans sa « Vie de Saint Vincent », Henri Debout écrit : "Il fit également de fréquentes visites à l'Hôpital du Saint-Esprit, le plus vaste et le plus magnifique du monde, se mettant soigneusement au courant de son administration intérieure"; et un peu plus loin : "Ce n'est pas sans une spéciale permission de la Providence que Saint Vincent fréquenta l'Hôpital de la Charité, comme il avait souvent visité à Rome celui du Saint-Esprit. Le Bon Dieu voulait que celui qui plus tard devait réformer tant d'hôpitaux, connût, de bonne heure et par le menu, tout le détail de l'organisation et du fonctionnement de ces établissements charitables". En tout cas, le Père Combaluzier, bibliothécaire des Lazaristes, m'a écrit à propos de ce texte : "Henri Debout a dû conjecturer, c'est son droit."

J'ai découvert un autre texte qui plaira au P. Vanti. Dans une lettre adressée à M. Jolly, supérieur de la Mission de Rome, le 27 octobre 1656, Monsieur Vincent parle de la peine que lui cause la contagion qui règne en Italie. Il développe les raisons pour lesquelles il défend à ses missionnaires de s'exposer sans ordre du Pape à la contagion : les prêtres et les religieux ne manquent pas à Rome ; « et il y a un si bon Ordre pour l'assistance des malades de la ville et des champs ». Il se trouve donc assez d'ouvriers dans ces lieux infectés. »

En lisant cette lettre, je n'ai pu m'empêcher de penser à l'entrevue de Camille et du Pape. Avec sa soif de l'impossible, dans sa charité héroïque, notre Fondateur voulait remédier tout de suite, partout et entièrement à la misère des malades. Deux cents religieux tombèrent au champ d'honneur de la charité, emportés par la contagion ou usés prématurément par des excès de travail, et cela avant la mort de Saint Camille. Devant cette hécatombe, le Pape Clément VIII fit des reproches sévères à Camille : « Vous avez fondé une Congrégation et c'est vous qui la tuez ! » - « Oh ! Très Saint Père, la charité ne peut pas démolir mon œuvre. » Cette admirable réponse de notre Père Camille n'a rien perdu de son actualité.

Un autre passage des Conférences aux Filles de la Charité fait peut-être allusion aux Camilliens, Monsieur Vincent demande de traiter les malades avec douceur, compassion et amour, "car ce sont vos maîtres et les miens aussi. Il y a une certaine Compagnie (je ne me souviens pas du nom) qui appelle les pauvres 'nos seigneurs et nos maîtres', et ils ont raison. Oh ! que ce sont de grands seigneurs au Ciel ! Ce sera à eux d'en ouvrir la porte, comme il est dit dans l'Évangile".

Ne serait-ce pas l'écho de Camille : "Les infirmes sont nos seigneurs et nos maîtres : aimons-les tendrement " ?

On pourrait encore rapprocher le titre de Ministres des Infirmes (Serviteurs des Malades) de celui de Confrérie de la Charité des Servantes des pauvres malades, premier nom des Filles de la Charité. Et cette recommandation ne s'applique-t-elle pas à elles... qui pensèrent souvent que la fin principale pour laquelle Dieu les a appelées et assemblées, est d'honorer Notre-Seigneur, leur patron, le servant corporellement et spirituellement dans la personne des pauvres ?

Témoignage de Sabrina Chebli, en démarche catéchuménale, bénévole auprès de nos malades :

Depuis toujours, Dieu était omniprésent dans ma famille, dans nos cœurs, mais pas dans la pratique.

Il y a six ou sept ans, nous avons, ma mère et moi, traversé une dure période.

La meilleure amie de ma mère, à l'époque, était chrétienne.

Un jour, elle nous a emmenées dans une église.

En y entrant, ma mère m'a expliqué que je pouvais y aller sans y faire le signe de la croix.

Depuis j'y entrais régulièrement, en colère, épuisée, pour m'y reposer, ou bien pour prier, mais en utilisant les sourates (versets du Coran).

Quelques années plus tard, en juin dernier, je suis entrée en colère au confessionnal, ne sachant pas pourquoi et à quoi cela servait d'y aller, et ce jour-là, j'ai rencontré le Père Philippe de Kergorlais qui est devenu depuis mon Père spirituel.

Peu après, je vais à l'Église Miraculeuse rue du Bac.

J'y prie comme toujours avec mes sourates, en demandant à la Vierge Marie de me donner un signe.

Quelques jours plus tard, Père Philippe me propose de partir à Lourdes alors que je n'avais pas d'argent.

J'y suis allée et là, quelque chose s'est passé à travers les processions, j'ai ressenti la Vérité et l'humilité de Dieu.

J'ai découvert un Dieu aimant et doux, la parabole de la Samaritaine y a participé beaucoup.

Je suis revenue bouleversée et j'ai décidé, à ce moment-là, d'apprendre à connaître Dieu à travers le Christ. Ce Dieu d'amour.

Témoignage de Françoise Avarre, responsable diocésaine du Service
Evangélique des Malades :

Retour de Lourdes !

C'est la deuxième fois que je participe au pèlerinage diocésain dans le cadre des accompagnants de la pastorale de la Santé et ce fut encore un moment très fort. Le mot-clé fut pour moi « *service* » et cela correspond à ce qu'en tant que membre du Service Evangélique des Malades, j'essaie de vivre toute l'année. C'est une grande joie que de permettre à des personnes malades, parfois très malades, ou très âgées (94 ans), de vivre ce moment de bonheur, que certaines attendaient depuis longtemps : participer à un pèlerinage à Lourdes, souvent le premier. Si je regarde la croix, c'est comme cela que j'ai vécu la branche horizontale, qui relie les frères entre eux, et dans ces frères, particulièrement les malades, c'est le Christ que l'on rencontre. Ce fut donc incontestablement un enrichissement mutuel.

Mais à la fin du pèlerinage, pendant le temps des témoignages, qui furent parfois bouleversants, j'ai ressenti un manque. Aussi essentielle que soit pour moi la rencontre du Christ à travers le service auprès des malades, j'étais trop restée dans le domaine du « faire » (c'était sans doute inévitable). Je me suis aperçue alors que m'avait manqué cette disponibilité, cette gratuité de la présence, le temps de se « poser » sans rien faire justement, afin d'être encore mieux à l'écoute et de laisser Dieu agir en moi (la branche verticale de la croix ?)

Bien sûr je me raisonne car je sais que ce temps d'adoration peut se vivre en dehors de Lourdes ! Alors je reste sur l'action de grâce de ce que j'ai vécu et peut-être permis de vivre aux personnes que j'accompagnais ; je souhaite que d'autres expérimentent aussi cette richesse du service, peut-être au sein d'équipes du SEM ou de l'aumônerie et je les invite à Lourdes l'an prochain ! Merci à tous !

Saint Camille ne pouvait fonder une congrégation féminine : la question n'était pas encore mûre. Il se servira des "Nobili oblate", dénommées « les filles bénies », non seulement parce qu'elles lui préparent les charpies pour les blessures, mais surtout parce qu'elles ne sont pas tenues à la clôture et peuvent ainsi aller visiter les malades et les aider à bien mourir. Saint Vincent de Paul parviendra à en faire des religieuses.

Signalons pour terminer cette phrase de Mgr Calvet : "Il y a deux espèces de saints : le **saint classique** qui grandit chaque jour et conquiert lentement la sainteté, et le **saint hors série**, le possédé de Dieu, sur qui fond la grâce qui le précipite dans les voies extraordinaires". Saint Vincent de Paul appartient à la première catégorie : il fit jour après jour son destin spirituel. A n'en pas douter, Saint Camille se range dans la deuxième : après sa conversion, quand il a découvert sa véritable vocation, il s'est lancé dans les abîmes de la charité."



Représentation de l'époque du service des malades à l'hôpital

TEMOIGNAGES

Lourdes 2007

*Odile Hourcade, chargée de mission ecclésiale
Déléguée diocésaine de la Pastorale de la Santé
Diocèse de Créteil*

Chaque année, au cours du dernier week-end d'avril, le diocèse de Créteil organise, avec son évêque, un pèlerinage à Lourdes.

Depuis deux ans, une équipe s'est constituée pour accompagner une quinzaine de personnes malades et handicapées, désireuses de partir dans un environnement familial avec des personnes de leur paroisse et du Service Evangélique des Malades.

L'équipe diocésaine de la Pastorale de la Santé, en partenariat avec l'équipe des pèlerinages du diocèse, a rassemblé un petit groupe de personnes au service des personnes malades et handicapées admises à partir à Lourdes avec l'ensemble du pèlerinage. Cette initiative nécessite tout un travail de préparation avant le départ et un accompagnement particulier durant tout le séjour.

Le fait de partir à Lourdes avec notre évêque et des personnes malades, en dehors de ma responsabilité personnelle, représente pour moi un fil rouge qui relie la Pastorale de la Santé au Peuple de Dieu du Val-de-Marne :

- dans la constitution depuis l'année dernière, d'une petite équipe « santé » composée de médecins, notamment le docteur Didier Bourdon, diacre responsable des professionnels de la santé sur notre diocèse, d'infirmières, d'aides soignantes et de personnes de bonne volonté pour s'occuper du quotidien des personnes malades qui souhaitaient partir avec nous, en accord avec le diacre, directeur du pèlerinage et son équipe pour la logistique (car médicalisé, accueil dans un établissement spécialisé, programme adapté, participation...)

- dans l'accueil des demandes qui provenaient essentiellement des membres du SEM (Service Evangélique des Malades) pour des personnes qui restent enfermées chez elles ou demeurant en maison de retraite ou d'accueil spécialisé.

Chacun a pu découvrir et vivre son parcours spirituel personnel, même si, dans l'équipe soignante, on n'a pas une minute pour soi-même qui permette de prendre un temps personnel pendant le pèlerinage. Le cheminement se fait dans la relation vécue avec chaque malade, dans la préparation, dans le fait de voir les découvertes de certains malades parfois loin de l'Eglise.

Tout cela constitue « l'après » spirituel personnel, et permet à chacun de mûrir et de grandir dans la foi.

Pour moi, la foi passe par la solidarité, par une foi en acte, une foi incarnée, comme le montrent les témoignages de Françoise, de Sabrina et de Jeanine.

Ainsi, Sabrina a découvert la souffrance humaine et la compassion. Elle a aussi découvert une Eglise incarnée, des prêtres et des chrétiens engagés dans le service aux autres qui, sans se prendre trop au sérieux, y vivent leur foi en profondeur.

Jeanine a vécu une véritable conversion intérieure, en acceptant de s'inscrire à ce pèlerinage avec l'aide matérielle de la paroisse. Elle a ainsi dépassé un sentiment d'orgueil personnel pour se mettre un peu plus en route sur le chemin de Jésus-Christ. En accueillant ce geste solidaire pour elle, elle devient elle-même solidaire des autres.

Des pèlerins sont également venus régulièrement donner un coup de main pour tirer les voitures. Ils ont rendu grâce au cours de la réunion de bilan du pèlerinage, de la confiance et de la fraternité vécues pendant ces trois journées. Emmanuelle et Jacqueline ont exprimé leur cheminement personnel et la manière dont elles en vivent.

Pour moi, c'est cette solidarité et cette fraternité qui me font vivre de Jésus Christ et qui donnent sens à ma mission.